

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



MATHIEU Nicole-Claude (dir.), 2007, *Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 503 p., bibliogr., glossaire (Cécile Campergue)

Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales est un ouvrage collectif passionnant qui questionne la notion de personne dans des sociétés rares, à la fois matrilineaires (la filiation s'effectue par les femmes) et/ou uxori-locales (l'homme, au mariage, part vivre chez son épouse), encore peu étudiées. Fruits d'une enquête internationale, les contributions balayent en quatorze chapitres un large spectre d'aires culturelles, de l'Amérique latine à l'Asie du Sud-Est; on regrette l'absence de terrains africains liée à des problèmes de communication qu'un travail de longue durée entraîne nécessairement, comme le note Nicole-Claude Mathieu en introduction (p. 5). Celle-ci souligne que les sociétés étudiées n'ont rien à voir avec le matriarcat, qui reste pour l'auteure imaginaire (p. 11). Certaines des sociétés étudiées connaissent des changements économiques, techniques, religieux et politiques importants.

Certains auteurs prennent le genre comme moteur d'analyse, d'autres s'attachent à la construction de la personne; certains placent la focale sur l'échange matrimonial, d'autres sur le système de parenté; plusieurs combinent ces approches qui évidemment sont liées. Dans plusieurs sociétés, le pouvoir masculin est plus ou moins dominant et celui de la femme n'est jamais supérieur à celui des hommes mais il peut lui être égal; c'est-à-dire qu'il peut exister une égalité des genres, comme le soutient la coréenne Ok-Kyung Pak, qui semble trouver chez les Minangkabau de Sumatra-Est (Indonésie) l'inverse de la société patriarcale coréenne (p. 308). Elle y démontre que les femmes sont économiquement indépendantes, jouissant d'un pouvoir de possession et d'un droit d'usage de la terre (p. 312). Pak se distingue des diverses interprétations effectuées chez les Minangkabau en proposant celle, originale, d'une « société présentant un équilibre entre les genres, où ni les hommes ni les femmes ne dominent » (p. 313). Elle ajoute: « je soutiens que le type de matrilinearité des Minangkabau offre un tel modèle » (*ibid.*). Elle rappelle la contribution des hommes au système matrilineaire du fait qu'ils tissent le système de rangs et apportent du prestige au matrilignage de leur mère (p. 329).

Le pouvoir et la domination d'un sexe sur l'autre peuvent également être masqués par un discours indigène mettant l'accent sur l'égalité des sexes. En témoigne Susanne Schröter, qui étudie les facettes du pouvoir sexué des Ngada en Indonésie orientale. Pour les Ngada, l'égalité des sexes est effectivement une maxime incontestée (p. 354). L'auteure souligne que les sociétés d'Asie du Sud sont connues pour leur symétrie des genres dans l'ordre du symbolique (p. 355) et que la position forte des femmes ainsi que la structure du genre plutôt égalitaire des Ngada sont l'effet à la fois de la structure matrifocale et de la disparition de la guerre (p. 357).

Les liens entre construction de la personne et matrilinearité et/ou uxori-localité sont par exemple mis en exergue par Françoise Morin et Bernard Saladin d'Anglure qui s'intéressent aux rites d'initiation chez les Shipibo-Coribo d'Amazonie péruvienne, soit l'excision et l'incision,

rites directement liés à la matri-uxorilocalité (p. 208). La règle de l'uxorilocalité peut être plus qu'une simple règle de résidence comme chez les Huaorani ; dans ce cas, elle structure et régule les relations entre les sexes (p. 150).

La disjonction des sexes peut être exacerbée, comme dans le cas des Kavalan à Taiwan. Pi-Chen Liu y révèle l'exclusion des hommes dans la fonction de chamane (fonction traditionnellement dominée par les hommes dans les sociétés à chamanes), exclusion liée à la matrilinearité (p. 386). Effectivement, la femme chamane détient le rôle d'une déesse (p. 387) et la femme Kavalan en est le successeur ; le sang menstruel est d'ailleurs un support de la matrilinearité (p. 403).

La dernière contribution s'intéresse aux Nazé du Sud-Ouest de la Chine. Naiqun Weng y analyse l'institution *a xia* («avec qui on dort»), système de partenariat sexuel par visites qui caractérise largement cette société (p. 421). Les enfants naissant de ces visites (qui se terminent parfois par une cohabitation) appartiennent à la maisonnée natale (de la femme), indépendamment de leur géniteur. Ces groupes de filiation matrilineaires «n'ont pas besoin des statuts de père et de mari» (p. 426).

Dans la postface, Martine Gestin discute le concept lévi-straussien d'«échange des femmes» dans le cas de sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales où cette particularité n'a pas encore été relevée ni analysée (p. 449). Elle reprend ainsi la théorie de Françoise Héritier et de ses détracteurs en arrivant à la conclusion que l'échange matrimonial seul ne peut suffire à rendre compte de la situation des femmes dans ces sociétés, d'où la nécessité de «tout prendre en compte» (p. 483) pour une analyse consistante.

Rappelons qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage féministe à caractère militant et que c'est la diversité des contributions et théories développées qui fait la richesse d'un domaine encore trop peu exploré.

Cécile Campergue
Centre de recherches et d'études anthropologiques
Université Lumière-Lyon 2, Bron, France